

de ligne

En ligne

27

exposition

Riad Sattouf

le magazine de la Bibliothèque publique d'information | octobre - décembre 2018

éclairage

**L'intelligence
artificielle**

rétrospective

Les Films d'Ici

Bibliothèque



Centre

publique d'information

Pompidou

dossier

Riad Sattouf



© Riad Sattouf

Ce dessin a été réalisé pour la bande dessinée *Retour au collège*, dans laquelle Riad Sattouf, en immersion totale – il s’est d’ailleurs représenté à l’arrière-plan –, a croqué la vie et les mœurs des adolescents. Pour certains, Riad Sattouf est avant tout cet observateur drôle et cruel, le réalisateur des *Beaux Gosses*, l’auteur de *La Vie secrète des jeunes* ; pour d’autres, il est le créateur de Pascal Brutal ou le dessinateur bienveillant qui regarde, cahier après cahier, grandir Esther. Depuis qu’il s’est lancé dans le récit de son enfance avec *L’Arabe du futur*, best-seller international traduit dans vingt-deux langues, chacun s’accorde à reconnaître qu’il est un formidable conteur.

Exposition

Riad Sattouf

L’écriture dessinée

du 14 novembre au 11 mars

Espace Presse, Niveau 2

Rencontres

Riad Sattouf invite Émile Bravo

Lundi 10 décembre

Riad Sattouf et les jeunes

Lundi 17 décembre

Tu seras viril !

Le masculin en question

Lundi 21 janvier

La bande dessinée,

témoin de son temps ?

18 février

19 h, Petite Salle

Tous les événements

www.bpi.fr

RIAD SATTOUF, DES HISTOIRES À SENSATIONS

Riad Sattouf garde des souvenirs très vivaces de son enfance. Ceux-ci sont d'autant plus forts et contrastés qu'il vivait entre la Syrie – pays de son père – et la Bretagne, où était installée sa famille maternelle. Avec humour, il a posté sur Instagram une photographie qui réunit ses deux expériences : un bol breton en faïence avec, calligraphié dessus, le prénom Riad. Pour de ligne en ligne, Riad Sattouf a accepté de partager quelques souvenirs qui éclairent son travail.

Hergé existe !

« Comme tous les enfants, j'ai été très tôt fasciné par les histoires, le fait de les entendre, et aussi par le fait de les transmettre. Mon père avait une façon très vivante de raconter les histoires, il le faisait avec un ton très habité. C'était hypnotisant.

Nous n'avions pas vraiment de livres à la maison, mes parents ne lisaient pas. Ma grand-mère m'envoyait des *Tintin* à chaque anniversaire ou Noël. Ces livres me fascinaient complètement. Je pensais qu'ils faisaient partie de la vie, au même titre que le vent ou le soleil. Puis un jour, j'ai appris qu'ils étaient faits par quelqu'un. Il était possible de dessiner et raconter ces histoires ! Je ne me suis jamais remis de cette découverte. J'ai voulu faire des histoires de bandes dessinées à partir de ce moment-là. »

Films pirates et séries Z

« Le cinéma a été très important. Nous emprunions des films pirates en Betamax dans un vidéo club à Homs, j'ai vu des quantités de films bien avant d'en avoir le droit ! J'adorais les films d'action post-apocalyptiques. Il y avait beaucoup de sous *Mad Max* à cette époque, des nanars italiens ou espagnols faits avec très peu de budget. L'histoire était en général toujours la même : un type solitaire et un peu civilisé essayait de survivre dans un monde détruit. Il luttait contre des hordes de barbares à crêtes juchés sur des engins mécaniques qui souhaitaient le tuer. La violence de ces films me fascinait. J'avais l'impression que le monde était destiné à finir comme cela : être détruit dans une apocalypse nucléaire. La guerre froide était très réelle et présente à cette époque-là. On se disait que ça pouvait arriver n'importe quand... »

Les sons, les couleurs, les odeurs de la nature

« J'ai été marqué par les différences qui existaient entre les champs infinis en Syrie, les ronces, l'odeur de la terre, de la paille, le soleil, et la Bretagne, avec cette mer omniprésente et son odeur enivrante... La pluie, l'herbe verte, le sable... J'ai eu très tôt la sensation d'être un animal qui vivait dans deux habitats différents, auxquels il fallait s'adapter. J'aimais beaucoup les histoires avec des sensations : *Tintin* va dans le désert (*Tintin au pays de l'or noir*), dans l'arctique (*L'Étoile mystérieuse*) ou dans les tropiques (*Vol 714 pour Sydney*) mais change peu. Il s'adapte. Il est important pour moi de mettre des sensations dans mes histoires. »

BOLOS ET BEAUX GOSSES : LA VIE SECRÈTE DES GARÇONS

S'il existe une question récurrente dans l'œuvre de Riad Sattouf, c'est bien celle du genre et en particulier, du genre masculin. De l'apprentissage des codes de la virilité à leur mise en pratique, la fabrique des garçons y est décortiquée avec humour et brio, explique la sociologue Haude Rivoal.

Pascal Brutal, « l'homme le plus viril du monde »

Avec cette série parue dans *Fluide glacial* avant d'être publiée en albums à partir de 2006, nous voilà prévenu.e.s : « Pascal Brutal donne des coups de poing aux méchants et des orgasmes aux gentils : ne l'oublie jamais ». Le monde dans lequel vit ce héros est un univers imaginaire où Alain Madelin est président de la République, où le centre de Paris est interdit d'accès aux pauvres et où la Bretagne est indépendante. Adidas Torsion 1992 vissées aux pieds, gourmette en argent clinquant au poignet et petit bouc parfaitement taillé, Pascal Brutal est un être dominé par ses pulsions. Son physique avantageux et son instinct de chasseur lui permettent d'aligner les conquêtes féminines (et masculines !). Alternativement, il séduit ou intimide les copains du quartier autant que les hommes d'État à qui il lui arrive de prêter main-forte. Fervent adepte de la baston, de la musculation et de la moto à grande vitesse, à coups de poing et de reins, Pascal Brutal s'impose. Même s'il ne possède pas le QI d'un astronaute, rien ni personne ne lui résiste. « La virilité, c'est mon métier » déclare-t-il. Mais Pascal Brutal n'est pas qu'un concentré de clichés grotesques sur la masculinité. À travers des récits fantasques, Riad Sattouf nous offre ici une démonstration, par l'absurde et la démesure, des codes sociaux d'une société ultra-libérale où seuls les plus forts s'imposent. L'ultra-libéralisme résonne en effet à merveille avec la virilité triomphante quand la loi du plus fort est aussi celle du plus costaud. Pourtant, dans certains épisodes, les règles du pouvoir sont modifiées de manière inattendue : la Russie devient, par exemple, une vaste zone de non-droit peuplée d'hommes des cavernes, et la Belgique, une gynocratie (un système politique violent de domination par les femmes) où les hommes ne peuvent sortir que s'ils sont couverts d'une combinaison anti-virilité, sous peine de devenir de potentielles proies sexuelles.



Arnold Schwarzenegger dans *Conan le Barbare*

L'inversion des rôles de genre

Voilà qui annonçait déjà une réflexion plus large sur les codes du pouvoir, conjugués habituellement au masculin. C'est le film *Jacky au royaume des filles* qui prolonge cette interrogation. Injustement boudé par le public et la critique à sa sortie en 2014, il dépeint une dictature gynocratique imaginaire, qui vénère le dieu Chevalin. Les hommes y sont dominés, cantonnés à des tâches domestiques et



© Kate Barry, Les Films des Tournelles

Dans *Jacky au royaume des filles*, les femmes sont dotées de qualités définies comme viriles

jugés sur leur apparence tandis que les femmes dirigent la République populaire et démocratique de Bubunne. L'inversion des rôles de genre est un procédé relativement classique de mise en lumière des stéréotypes genrés. Ce qui le rend particulièrement intéressant ici est que la puissance des femmes n'est pas représentée sous les traits d'une féminité sexy et conquérante (type Beyoncé) mais par l'attribution de qualités définies comme viriles : force, courage, autorité, puissance sexuelle, capital économique. Si les rôles de genre sont inversés, l'échelle de valeur entre les symboles du pouvoir et ceux qui sont culturellement dévalués (la douceur, la disponibilité, l'empathie) ne se modifie guère. Ce dispositif permet au film de pointer habilement que ce ne sont pas seulement les normes conjugales, les codes de la séduction ou de la disponibilité sexuelle qui interpellent. Ce qui fait réagir, c'est surtout *la légitimité* que s'octroient les individus en position de pouvoir d'exercer des formes de domination. Les situations comiques montrent que, dans notre société, la persistance du patriarcat est indissociable d'un éloge de la virilité. Elles nous permettent également de comprendre que la virilité n'équivaut pas à la masculinité. Assimiler l'une à l'autre résulte d'une construction sociale et d'un apprentissage.

Apprendre à être un homme

De même qu'«on ne naît pas femme, on le devient» pour reprendre la célèbre expression de Simone de Beauvoir, «on ne naît pas homme, on le devient». Dans *L'Arabe du futur*, récit autobiographique de l'enfance de Riad Sattouf en Syrie ou encore dans *Ma circoncision*, il est aisé de comprendre

que l'école, la famille et la société jouent un rôle fondamental dans l'apprentissage des codes de la masculinité. Apprendre à être un homme implique en premier lieu d'avoir des modèles, des figures viriles qui feront office de référence. Ces figures, qu'elles soient imaginaires (Conan Le Barbare, Han Solo, Goldorak) ou réelles (le père, l'instituteur, Mouammar Kadhafi, Hafez el-Assad) renvoient à des formes d'autorité auréolées de légendes. Le petit Riad écoute ainsi un des gardes du corps du président Assad narrer les exploits de ce dernier : «On raconte qu'à l'âge de six ans, il s'est circoncis lui-même pour aller plus vite». Les rites de passage constituent une deuxième voie d'apprentissage de la masculinité. La circoncision, les châtiments corporels infligés par l'instituteur, les jeux de guerre sont autant d'épreuves où l'on apprend, par la terreur, la douleur et la violence à devenir un homme, un vrai. Se démarquer du sexe féminin permet d'entériner définitivement l'affaire. N'est pas homme qui veut et certainement pas en se comportant comme une fille.

La préadolescence, âge sensible

À la sortie de l'enfance, à l'heure où le désir sexuel s'éveille avec force, l'affaire devient plus délicate. « Comment faire des choses sexuelles avec les femmes ? » interroge le *Manuel du puceau*. Surtout, comment survivre à cette ignoble période de laideur et de misère sexuelle qu'est, pour beaucoup, l'adolescence ? Riad Sattouf donne plusieurs pistes de réponses et dédramatise la sexualité des adolescents (les pulsions, la culpabilité, les fantasmes autour du sexe féminin). Il y bouscule aussi quelques idées reçues : les filles seraient

« plus matures » ou penseraient moins au sexe que les garçons, et il faudrait ressembler à un caïd hyper-testostéroné pour avoir des relations sexuelles. Les exemples de Napoléon « petit et vilain » ou encore d'Alain Souchon « très efféminé » nous rassurent sur ce point ! Une manière aussi de tranquilliser à un âge où, sous couvert d'humour cash, s'effectue une appréciation souvent cruelle des garçons entre eux, chacun évaluant sa masculinité à l'aune de celle de son voisin.

Des masculinités plurielles et hiérarchisées

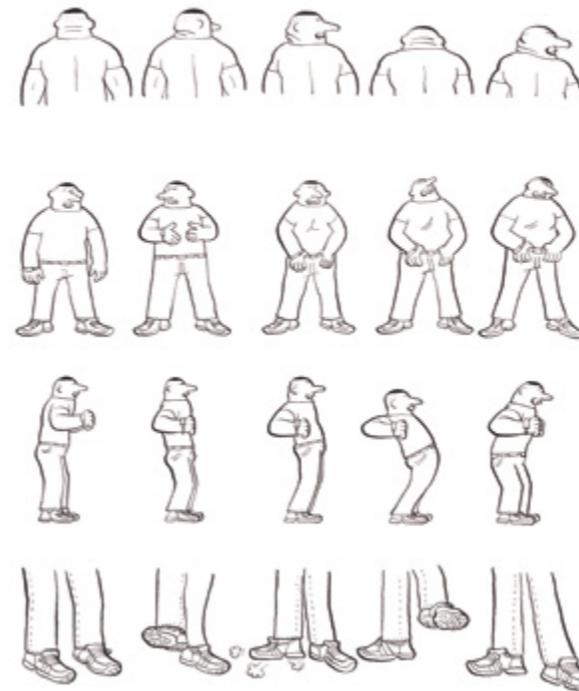
Dans toute société (humaine ou animale), se distinguent généralement des « mâles alpha », comme dans le *Manuel du puceau*, Loïc dans *Les Beaux Gosses*, Lucien ou Armand dans *Retour au collège*. Des « bogosses » en mobylette dont la masculinité s'évalue principalement au nombre de filles qu'ils « pécho » ou à la musique qu'ils écoutent. Mais qu'est-ce qu'être un homme lorsqu'on ne se reconnaît pas dans les codes traditionnels de la masculinité et dans les comportements virilistes des stars du quartier ? Comment naviguer dans un

univers hyper normé comme le collège, où « seuls les beaux sortent ensemble ! » et où l'intelligence et la sensibilité, « ça ne sert à rien, hélas » ? En retranscrivant des anecdotes du monde réel (*La Vie secrète des jeunes, Retour au collège*) ou de manière autobiographique (*Ma circoncision, L'Arabe du futur*), Riad Sattouf questionne ainsi une masculinité hégémonique qui semble aller de soi. Sans complaisance ni condescendance, en ethnographe du quotidien, Riad Sattouf rend sympathiques les « losers », les « cailleras » et les garçons un peu exclus. L'œuvre de Riad Sattouf est en ce sens touchante puisqu'elle pointe les errances et les interrogations de garçons plus « bolos » que beaux gosses, à la masculinité maladroitement et moins triomphante. Les personnages masculins, d'origines sociale et ethnique différentes, posent aussi la question sensible de la classe sociale, notamment celle des petits caïds qui n'ont parfois que la virilité comme ressource à un âge où ils peuvent encore impressionner les fils de médecins. Du côté des beaux quartiers justement (*Retour au collège*) sous les apparences du politiquement correct (« Vous n'entendez pas beaucoup de "Nique ta mère" ici », prévient le proviseur), on découvre que le sexisme, le racisme et l'homophobie sont omniprésents. La classique « guerre de clans » sévit là aussi entre les beaux gosses, « le club des pédés » (dans lequel Riad Sattouf s'inclut), les obsédés, les boucs-émissaires, les binoclards, les emmerdeurs, les fayots, etc. En miroir (et sans jamais tomber dans le travers du masculinisme), Riad Sattouf n'hésite pas à construire des personnages féminins qui dominent les personnages masculins, économiquement et socialement (dans *Le Rêve de Jérémie*) ou simplement parce qu'elles décident de ce qui est bon pour elles sexuellement ou affectivement (*Les Beaux Gosses*).

Si Riad Sattouf revendique des dessins apolitiques, sans vocation pédagogique, ses prises de positions publiques (il s'est retiré de la sélection du jury du festival d'Angoulême en 2016 faute de femmes nominées) attestent pourtant d'une conscience aiguë que le féministe passe aussi par une interrogation sur le masculin. « Plus on sera fier que les hommes soient forts et musclés, plus le monde sera dans la merde », confie-t-il lors d'une interview. C'est peut-être la raison pour laquelle il dessine, a contrario, des histoires de gens banals ou ignorés et qui gagneraient à être vus. C'est là toute l'humanité d'une œuvre dans laquelle même les cons sont sympathiques, preuve que la virilité n'est pas incompatible avec la tendresse quand l'instinct se mêle à l'intelligence.

Haude Rivoal, docteur en sociologie de l'Université Paris-8, Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CRESPPA-GTM)

Décomposés de mouvements physio-dominants



© Fluide Glacial, Riad Sattouf

Pascal Brutal plus fort que les plus forts

RIAD SATTOUF ET LES ÉDITIONS ALLARY : PASSÉ, PRÉSENT ET FUTUR

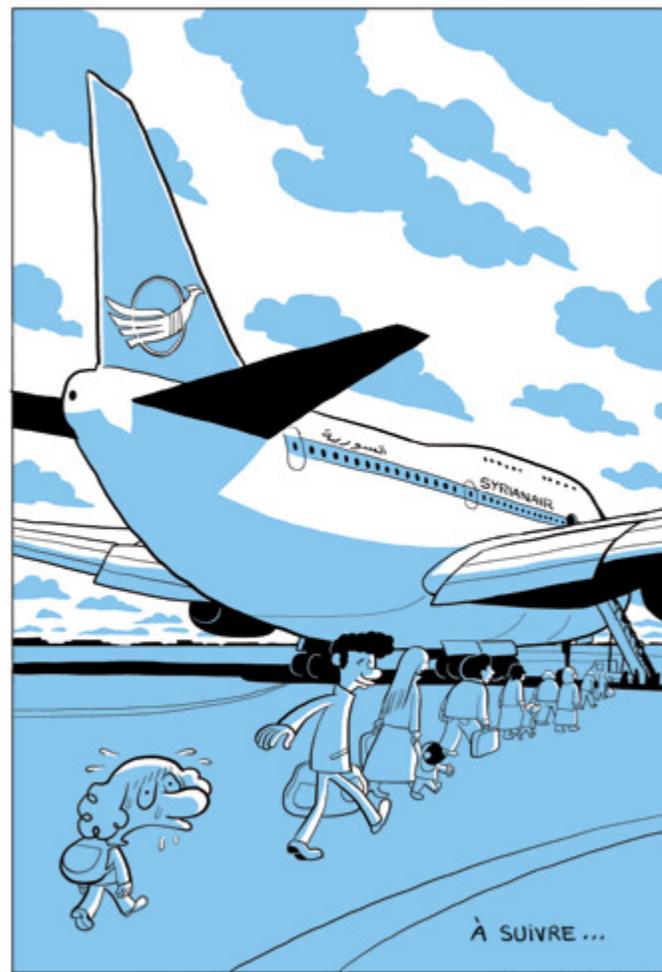
Depuis le premier tome de *L'Arabe du futur*, paru en 2014, Guillaume Allary publie toutes les bandes dessinées de Riad Sattouf au sein d'Allary Éditions, maison de littérature générale. Si leur collaboration et leur amitié sont antérieures, ce titre représente pour l'un comme pour l'autre l'aboutissement d'un projet essentiel.

Comment avez-vous rencontré Riad Sattouf ?

Nous nous sommes rencontrés par hasard, à la foire du livre de Brive en 2002. Je connaissais *Manuel du puceau* et *Ma circoncision*, publiés par l'Association. Cela me faisait hurler de rire et je me disais : « qui est cet auteur qui fait des livres pour enfants qui ne sont pas du tout pour eux ? » Je trouvais qu'il y avait quelque chose d'incroyablement littéraire dans ces livres. À cette époque, j'étais en train de créer une collection chez Hachette Littérature, à mi-chemin entre le roman graphique et la bande dessinée de reportage avec une forte dimension littéraire. C'est exactement ce dont Riad Sattouf avait envie. Notre première collaboration, *Retour au collège*, a initié la collection « La Fouine illustrée ».

En créant cette collection, vous donniez déjà à la bande dessinée une place dans une maison d'édition généraliste... Aujourd'hui, Riad Sattouf est le seul auteur de bande dessinée chez Allary Éditions.

Ce qui m'intéresse, c'est de faire reconnaître les auteurs de bande dessinée comme des auteurs à part entière. Il n'y a aucune raison de considérer la bande dessinée comme un genre mineur. C'est une de mes obsessions, j'ai la même pour le cinéma documentaire, qui n'est pas un sous-genre par rapport à la fiction ! C'est sur cette philosophie que Riad et moi nous sommes retrouvés et qu'a été créée la collection « La Fouine illustrée ». Je n'aime pas enfermer les auteurs dans un genre, c'est pour cela qu'Allary Éditions est une maison de littérature générale. Dès *Manuel du puceau*, j'ai vu que Riad avait une force littéraire, un sens de la dramaturgie, de la mise en scène, supérieurs à bien des romanciers. Des auteurs de cette qualité doivent être reconnus comme des auteurs littéraires.



L'Arabe du futur de Riad Sattouf, tome 1

Comment travaillez-vous avec Riad Sattouf ?

Je travaille avec lui comme avec n'importe quel auteur de littérature, avec des réflexes d'éditeur de littérature générale. Cela dit, avec Riad nous avons un mode de fonctionnement très particulier. *L'Arabe du futur* est un projet dont nous parlons depuis près de quinze ans. Il a bien sûr évolué au

fil des discussions. Pour chaque volume, quand Riad me dit : « je suis prêt », nous nous retrouvons dans un café. Il a absolument toute l'histoire en tête, toutes les séquences de l'album, et il me raconte les scènes. Parfois, il les mime, c'est un excellent imitateur ! Pendant deux heures, je ne l'interromps pas et le livre, qui n'existe encore que dans sa tête, prend vie devant moi, séquence après séquence. Ce sont des moments très forts. Ensuite, il y a toujours des discussions, par exemple, pour donner plus de tension à une scène. Parfois, une deuxième séance au café est nécessaire. Une fois le déroulé établi, Riad commence le *storyboard*, au crayon de papier, avec tous les découpages. Je le relis en entier en faisant surtout attention aux questions de rythme et de tension narrative. Avec le *storyboard*, le nombre de pages est déterminé, la date de sortie est fixée et un rétroplanning de fabrication est établi. Riad se met alors « en sous-marin », il s'enferme dans son atelier, ne voit plus personne et dessine les planches, une par une. Il me les envoie par paquets. Je regarde et corrige alors essentiellement les voix off. Là, c'est l'éditeur de littérature qui intervient. Ensuite commence le travail de Jeanne-Zoé Lecorche, la correctrice personnelle de Riad, une universitaire qui connaît toute l'œuvre de Riad par cœur, et Charline Bailot, la coordinatrice éditoriale. C'est cette équipe qui accompagne le livre tout au long du processus de fabrication.

Et pour *Les Cahiers d'Esther* ?

C'est différent puisque les planches paraissent d'abord, chaque semaine, dans *L'Obs*. J'essaie de ne pas les regarder pour les découvrir au moment de la constitution de l'album, même si je résiste rarement. Toutes les planches sont retravaillées : le tirage, les textes... Il y a un vrai travail éditorial. La matière première est bien la même que celle pré-publiée dans *L'Obs*, mais les albums ne sont pas des compilations. Riad est perfectionniste. Lorsqu'il revoit son travail, il cherche toujours à l'améliorer.

Riad intervient énormément à toutes les étapes de la phase de fabrication. Il fait les calages¹ chez l'imprimeur. C'est lui qui choisit le papier de couverture, les encres, le mode de reliure : tout est cousu. Le tome 4 de *L'Arabe du futur* est

imprimé à 200 000 exemplaires. Jamais un livre avec un tel tirage n'a une reliure cousue. D'ordinaire, c'est réservé aux livres de luxe, tirés à peu d'exemplaires. Tout cela fait que *L'Arabe du futur* et *Les Cahiers d'Esther* sont des objets de très grande qualité de fabrication. Le lecteur n'en a sans doute pas tout à fait conscience, mais avoir un bel objet entre les mains est extrêmement important et valorisant.

Ce sont des objets très différents. Publiés chez le même éditeur, ils existent de manière autonome...

Exactement. Chacun doit avoir sa forme propre. C'est l'œuvre qui prime sur les contraintes éditoriales. Les albums des *Cahiers d'Esther* n'ont pas un format standard, peu importe. Nous voulions que cela soit très coloré, très attirant et en même temps très classique, un peu comme un *Tintin*. Finalement, c'est la référence que nous avions.

Le succès de *L'Arabe du futur* vous a-t-il étonné ?

Je m'attendais à ce que ce livre soit un événement en lui-même. Quand j'ai voulu créer la maison d'édition, Riad est un des premiers auteurs que j'ai contactés. C'était simple : s'il acceptait de faire ce projet, *L'Arabe du futur*, dans cette maison, je la créais. Dans le cas contraire, je ne la faisais pas. Il a tout de suite répondu positivement. Pour moi, il s'agissait donc d'un livre fondamental. Cela faisait trop longtemps que nous en parlions, qu'il n'arrivait pas à l'écrire. Je m'attendais donc à ce que cela soit un livre très fort, peut-être son meilleur parce que c'était son histoire, mais je ne m'attendais pas à l'ampleur du succès. Comme pour *Retour au collège*, je tablais sur 30 000 exemplaires. Aujourd'hui, le premier volume s'est vendu à plus de 500 000 exemplaires, et nous en sommes à vingt-deux traductions dans le monde !

Propos recueillis par Jérémie Desjardins et Marie-Hélène Gatto, Bpi

¹ Le calage permet de régler les couleurs, l'encrage et sa densité avant à la première impression.





DANS L'ŒIL DU TAUREAU

Jean-Christophe Menu, auteur et éditeur de bande dessinée, a publié entre 2007 et 2012 trois volumes de *La Vie secrète des jeunes* de Riad Sattouf aux éditions de l'Association. Pour de ligne en ligne, il a choisi une planche de *L'Arabe du futur*. Il nous en propose une lecture complice et éclairante.

C'est en narrateur hors pair que Riad Sattouf aborde la bande dessinée. Ses histoires sont servies par un style simple, épuré, résolument contemporain. Si celui-ci est reconnaissable dans toute son œuvre, le protocole de départ diffère : pour *Les Pauvres Aventures de Jérémie*, Riad Sattouf a utilisé le classique quatre bandes par page en couleurs ; pour *Retour au Collège*, le noir et blanc et des cases sans cadres. Pour *L'Arabe du Futur*, son grand œuvre, dont les seuls trois premiers volumes totalisent déjà 450 pages, Riad Sattouf a opté pour un long « ruban » se déployant, à part quelques rares exceptions, au rythme de trois bandes par page.

Des couleurs qui font sens

L'usage de la couleur est innovant : chaque chapitre dispose d'une deuxième couleur principale, changeant en fonction du pays où se trouve l'auteur-personnage. Ainsi le jaune pour la Libye ne concerne que le premier chapitre, puis alternent le rose pour la Syrie et le bleu clair pour la France. Cette alternance d'atmosphères (et de climats) permet d'insister sur le va-et-vient entre les deux cultures, radicalement différentes, qui imprègnent l'enfance du petit Riad. Et régulièrement, cette fausse bichromie subit l'apparition de détails en d'autres couleurs, des hiatus de rouge ou de vert qui toujours font sens, reprenant les couleurs de couvertures qui font citation du noir-rouge-vert du drapeau syrien, aussi bien que du drapeau libyen. Ainsi l'irruption du rouge signale des moments violents, qu'il s'agisse de cauchemars, de souvenirs douloureux ou de la longue séquence de la découverte du film *Conan le Barbare* à la télévision, entièrement rouge. Dans la page 147 du tome 3, le jaillissement de la couleur rouge est aussi violent qu'explicite : « Voici ce que je vis », dit le cartouche de la case montrant un jet de sang exploser du zizi coupé du petit Riad qu'on vient de circoncire, sans anesthésie, dans l'appartement familial. Mais ce n'est pas la seule touche de « couleur signifiante » de cette page : en effet, le cadrage se rapprochant du taureau posé au-dessus de la télé révèle à l'enfant des yeux verts, rappelant les deux étoiles vertes du bandeau médian du drapeau de la Syrie.

Un étrange porte-bonheur

La figurine de ce taureau « en plastique noir porte-bonheur » apparaît en pointillé dans toute l'œuvre, et ce dès la page 12 du tome 1. Le poser sur le poste de télévision est la première chose que fait le père de Riad lorsque la famille emménage en Libye : « cela signifiait, pour mon père, qu'il était chez lui ». Plus loin dans le même tome (page 46), c'est de mauvaise grâce que le père confie le taureau en plastique à son fils : « fais attention à ne pas l'abîmer ». Sceptique, l'enfant regarde la figurine sans oser jouer avec. Le taureau apparaît sans cesse dans les trois tomes, notamment à chaque fois qu'il est fait usage de la télé. Par exemple, lorsque Riad et ses cousins regardent *Conan le Barbare* dont les cases rouges font écho au jaillissement de sang de notre page 147. Quant au taureau sur cette page, c'est la première fois qu'on le voit de si près, et qu'on lui voit ce regard vert inquiétant. Alors que Riad se fait littéralement mutiler, le taureau révèle soudain qu'il est peut-être habité, qu'il l'aurait toujours été insidieusement. On croyait regarder la télé mais on était observé par le taureau porte-bonheur devenu symbole du père et de son pays, et de ce qui est vécu comme une castration publique. Le couple hybride télé-taureau regarde maintenant le spectacle bien réel, subi par Riad, alors que Tarek, l'ami de la famille, se voile les yeux, et que le père, quelques cases plus tôt, s'est éclipse, ne pouvant soutenir le spectacle. Il a laissé son « porte-bonheur » regarder à sa place, avec les yeux verts du drapeau syrien.

Jean-Christophe Menu